



Lire et Dé-lire

Comme institution, l'auteur est mort : sa personnalité civile, passionnelle, biographique, a disparu ; dépossédée, elle n'exerce plus sur son œuvre la formidable paternité dont l'histoire littéraire, l'enseignement, l'opinion avaient à charge d'établir et de renouveler le récit.

Roland Barthes,
Le plaisir du texte







Depuis des mois, des années sans doute, une flam-
bée d'écrits — sur la lecture, les bibliothèques, la
sociologie de la littérature — semble vouloir conjurer
la mort annoncée du livre imprimé : imminente ? non ;
inexorable, prétend-on. Je n'aborderai pas, en détail,
cette question, sinon en ses marges. L'enterrement de
l'écrit ? Nenni. De son plus beau support ? Peut-être. En
Occident, l'imprimerie a revitalisé la littérature, permis
aux hommes, dès 1454, de laisser une trace féconde ; la
brique, le parchemin, le papier, en ses différents fils, ont
disputé à la Mort, « l'ordre extraordinaire » (Vladimir
Jankélévitch) : de l'ordinaire à « l'immortalité » — mot
strictement humain : l'homme l'engage par son passage
à l'Être, le mystère qu'il perçoit en cet Être, sa marche
envers et contre l'immensité, la force-espérance, choses
dites par ses écritures : descendance prodigieuse et iné-
gale, mer fascinante par ce qu'elle draine, attire, engloutit.
Le langage a ses habitudes, colle à des tentations, à
des inclinations, fait de l'improbable une nuée de spé-
culations, un enchaînement de desseins déterministes.
En sourd une démangeaison rhétorique incurable. À
l'intelligence de nos Anciens s'est surajoutée une luxu-
riance inouïe de la Mémoire : l'individu, présumé roi
depuis l'avènement des émancipations politiques, est

paradoxalement happé par une autorité : une masse indistincte, inconstante, mobile, séduisante, dangereuse et qui, depuis vingt ans, a modifié des habitus, des rites et des usages. La numérisation du monde, Internet en étant l'étoile, a tout bousculé, les livres aussi, les livres bientôt et, quoi qu'on puisse prétendre, le pli a été pris : nous y pensons. Nous ne savons pas quand cela adviendra — nous pressentons que cela sera. En soixante-quatre ans d'existence, soixante-cinq, vers la fin de 2015, j'ai assisté à la surabondance du livre promu au statut de dernier dieu et à la prophétie de son extinction. N'ayant armé ma vie que de l'amour des imprimés, qu'en devrais-je penser ? L'impensable se réalisera-t-il ? Eh quoi ! la fin des bibliothèques, des librairies, des splendeurs artistiques et artisanales ! Le génie industriel de la civilisation, nous laisse imaginer des appuis de plus en plus complexes ; aucun ne paraît aussi audacieux que la tablette : elle offre à son possesseur une série d'interfaces inépuisables, un espace en abyme si abondant que des bibliothèques — et d'abord les plus en vue de notre planète — en seraient les hôtes ; machines convenant à des mégapoles où pousseront des gratte-ciel à verticalité époustouflante : on y trouvera de petits appartements et on y logera des milliards de citoyens... Quelle place réservera-t-on aux bibliothèques alors que la pression fiscale va croissant y compris pour ces appartements-là ?

Les bibliothèques privées, d'aucunes fameuses, ont été constituées au milieu de sociétés à moitié illettrées, sinon analphabètes. Quel était le tirage des titres pris à charge par les libraires-imprimeurs ? Il ne s'agit pas de donner une statistique détaillée mais d'indiquer une tendance.

On lisait de plus en plus au XIX^e siècle, moins qu'au XX^e. Quelques centaines d'exemplaires, en première édition au XIX^e, est une moyenne qui paraît convenable, auteurs fameux exceptés ; leur virtuosité et la rencontre avec un public en attente du sujet ayant fait le reste ; au XX^e : la diffusion évoluant, entre deux et quatre mille exemplaires est une autre moyenne à laquelle j'ai cru devoir sacrifier même si j'en ai payé douloureusement les conséquences. Qu'on les ait écoulés ou peu est un autre sujet. Un tirage est une question de comptabilité. Il s'inscrit dans les possibilités budgétaires de son mandant, dans l'idée qu'il se fait de sa réception, même s'il tient à une coutume, assez peu à la réalité ; le désir est encore chevaleresque ; la rigueur du marché commanderait d'y aller plus mollement — l'impression numérique permet des tirages quotidiens, quasiment à la demande ; mais il est des impératifs de distribution, d'offices, de service de presse gigantesque ; très vite, les montagnes d'invendus s'accumulant, la grande herse de leur prédateur les pulvérisera. Vie grise du livre, quand lumières des librairies et tribulations éditoriales lui manquent, dans une écrasante proportion. Le plus famélique tirage est né d'un jet de dés, d'un sujet, de la convergence de facteurs objectifs.

Cela suppose-t-il qu'une œuvre soit née ? Nous l'aurions su.

Il est vrai : au XXI^e siècle, la quantité d'exemplaires, en première édition, a décru ; des éditeurs naissent, disparaissent ; de lecteurs, s'il n'en meurt pas à courte échéance, il n'en naît pas suffisamment pour rassurer les éditeurs, leurs diffuseurs, les lieux du *livre*. On ob-

serve, aporie savoureuse, une explosion de la création ; les meilleures ventes font rêver et induisent en erreur les apprentis de l'écriture ; l'extraordinaire diversité de l'offre ne saurait se comparer à rien qui a préexisté : il est inutile de remonter au-delà de la fin du précédent siècle pour évoquer le foisonnement des nouveautés. Tant de pullulation dissonne : qu'y a-t-il derrière la dilatation de l'expression écrite au temps de l'Image-reine et de l'appauvrissement du goût ? Celui-ci, naguère et jadis, a fait de la lecture l'expérience la plus haute, la plus enviée, la plus encouragée.

En tête de ce chapitre, j'ai cité le constat de Roland Barthes sur *la fin d'un sacre* : l'écrivain. Il remonte à plus d'une quarantaine d'années et revêt, en courtepoin- te, le grand livre de Paul Bénichou sur l'apogée dudit sacre, en une période qui semble en relever encore.¹

1. On se souvient des grandes pages que *Le Monde* consacrait aux discours de réception d'un nouvel académicien. Cela conférait à l'événement une aura, qui en a perdu depuis : messe laïque, sacralité, certes très mondaine, de la Littérature vue comme l'un des premiers monuments nationaux. Depuis, les discours, s'ils s'entendent *ex cathedra* lors du cérémonial, peuvent se voir et se lire sur le site de l'honorable institution. Il est des sites comme des étoiles : c'est une galaxie d'auto-pénétrations. On avait l'impression, en lisant ces hautes dissertations, d'entrouvrir les propylées d'un saint des saints ; on se réchauffait à l'idée qu'il y avait une continuité du génie national. Enfin l'on connaît le péché mignon des Français : se réclamer de la Révolution et de sa catéchèse tout en vénérant, à travers la légitimité de l'Histoire, les reliques d'un passé monarchique. Ledit *Monde*, marxisant ou maoïsant en veux-tu en voilà, dans les années 60-70, chroniquait volontiers les activités de l'Institut de France, les nominations des ambassadeurs etc. Je me suis défait des discours gardés longtemps dans mes placards ;

Le premier, professeur au Collège de France, est réputé ; le second a fait date avec sa *Morale du Grand Siècle* après la guerre de 1939-1945.

Barthes décortique le vivant littéraire à plein souffle et avec scepticisme. Bénichou observe l'histoire littéraire ; il nous explique qu'au XVIII^e siècle l'écrivain exerce un sacerdoce laïque. « Les gens de lettres ont vite identifié l'éminente dignité de l'Homme à la leur ». Tocqueville écrira : « La littérature était ainsi devenue comme un terrain neutre sur lequel s'était réfugiée l'égalité. L'homme de lettres et le grand seigneur s'y rencontraient sans se rechercher ni se craindre, et l'on y voyait régner en dehors du monde réel une sorte de démocratie imaginaire ».²

Barthes au Seuil, Bénichou chez José Corti, la même année, en 1973, signalent, sans s'être concertés, le scellement d'un long déclin, le premier explicitement, le second sans l'indiquer ; or il est de toute excavation, et singulièrement si l'archéologie est de type littéraire, comme une projection sur un obscurcissement : une lune désormais inéclairée. Ils ne sont, ni l'un ni l'autre, on ne sait quels fossoyeurs d'apparat, à l'occasion de funérailles de circonstance — ils constatent, davantage Barthes, ce qui se jouera plus tard ; et cela se déroule sous nos yeux, époque de livres — comment l'oublierions-nous tant les excès de suralimentation l'affectent ? — à l'occasion grands, trop souvent à l'écart des commentaires, du décorum ; des vanités, il y en a eu toujours et si lumières furent, du moins ont-elles drainé l'opinion, l'ont

les mites avaient entamé leur travail. Roland Barthes m'avait-il contaminé ?

2. Paul Bénichou, *Le sacre de l'écrivain* dans « Romantismes français », tome I, coll. « Quarto », Gallimard, 2004.

préparée à toucher l'Homme dans sa diversité, peut-être aussi dans sa possible disparition. *Vulnerant omnes ultima necat* (« les heures bles-sent toutes, la dernière tue »). Les cadrans des édi-fices disent ainsi : vous vous désemplessez de votre humanité. Les XX^e et XXI^e siècles se sont révélés terrifiants ; la célérité de cette obscurité n'a jamais eu d'égale : elle semble emporter, par contagion, l'homme et son milieu.

Malraux et Sartre disparaîtront avant la fin des années 70. Barthes, lui-même, ne leur survivra pas longtemps. Il y a, dans son propos, un ton, une gravité, une solennité qui ressortit à la profération professorale. Qu'ai-je à lui contester franchement ? Le processus ne s'est-il pas engrené ?

Cependant, Antoine Compagnon, dans son cours en Sorbonne, Qu'est-ce qu'un auteur ? procède autrement ; il tire des textes un désir moins enté sur la fin d'un temps ; il fait de la vie et des frémissements qu'un écrivain secrète, par son grand jeu, une raison de lire et de faire prospérer son intelligence. Il écrit : « Je désire l'auteur, j'ai besoin de sa figure. [...] Je ne lis pas un texte comme s'il était sans auteur ». Je la révère tout autant : l'écrivain me hante, m'accompagne ; ses écrits, un trésor pris au meilleur de l'humanité ? Ne sont-ce que des mots ? Qu'est-ce que l'Homme sinon son langage ? Cependant, l'argent, l'idéologie consumériste, l'abaissement et la destitution du divin ici, son exaltation effusive chez les tueurs là, s'ils n'ont pas eu raison de la Littérature en tant que signe des hommes, ils ont acté la fin d'un très long siècle... Celui-ci a traversé les Lumières, le Romantisme, le Réalisme, le Surréalisme, l'Existentialisme, le Nouveau Roman et tant de modernités passablement englouties. On aimerait qu'au milieu des chavirements

contemporains, émerge la figure d'un Rousseau, d'un Hugo, d'un Zola, d'un Breton, d'un Sartre n'en déplaît au cœur des fielleux. Des salons du XVIII^e siècle au Flore d'après-guerre, le sacre laïque a accompagné l'Histoire de France, lui a insufflé notre besoin d'indépendance, l'a guidée parfois lorsque, sur ses tables, elle a buriné ses prétentions de combattante des libertés. Il n'est régime qui ne se réclame d'obédiences présumées réoxygéner tel sang asphyxié... Il suffirait de colliger les discours des politiques à la veille de leur couronnement ou en attente ardente de celui-ci, pour écraser, dans sa paume, la creuse rhétorique de leurs boniments.

André Malraux, dans *L'Homme précaire et la littérature*, avance : « chaque époque porterait en elle la part d'aveuglement dont la délivrerait une impartiale postérité ». Une impartiale postérité ? Je demande, candide : l'impartialité en Histoire ? À défaut de s'interroger elle-même, on serait en droit de la questionner. Ne disons rien de la Justice présumée garantir nos libertés et d'abord celle de nos langages. Socratisons. Nous respirerions mieux.

Un siècle auparavant, le désir du lire, c'est-à-dire celui de l'élévation, s'observe chez quasiment tous les lecteurs chevronnés et même en puissance, tant l'idée d'un temps enfin humain se répand et trouve, chez les écrivains, la meilleure des courroies de transmission. Tolstoï a sorti *Guerre et Paix*, Hugo *Les Misérables*, Flaubert *Madame Bovary* ; nous irions loin dans un répertoire dont je n'ai pas la nostalgie puisqu'il est au programme de mes veilles ; longtemps lecteur assidu des littératures contemporaines, c'est en remontant à ses origines que j'ai cultivé

patience et admiration. Voici John Ruskin — traduit par Marcel Proust — dans *Sésame et les Lys*. Qu'est-ce ? Une apologie de la lecture en 1865 ; l'esthéticien britannique y va de sa morale anticapitaliste et antimilitariste. « Impossible d'oublier que la conférence [le texte précité] fut prononcée afin de réunir des fonds pour une biblio-thèque publique, et qu'elle s'achève par un procès du militarisme, une dénonciation du capital international pour faire la guerre aux ouvriers, un plaidoyer pour la substitution du livre à l'armée dans le budget de l'État en France et en Angleterre ».³ Cent-cinquante après ce désir aurait-il perdu de sa convenance ?

L'éditeur en moi souffre : textes trop rapidement écrits, vite composés, mis en vente presque aussitôt. Ils profilent un code de la consommation de masse : mévente, pilonnage, poubelles, accroissements de fonds peu mobiles dans le temps ; des éditeurs parient sur l'extension des titres et défendent à peine l'ancienne politique d'auteur ; une fois les titres devenus inactuels (entre deux semaines et trois mois), le réseau parallèle mettait en place une économie plus favorable à l'acheteur ; amplitude dévitalisée dramatiquement ; touchons l'inimaginable : coucher sa bibliothèque sur un testament peut, à l'heure où la propriété foncière devient inabordable dans les centres des grandes villes, être mal reçu : un cadeau empoisonné ? Les héritiers, peut-être, seraient contraints à s'en défaire ; j'ai vu une belle succession, faite essentiellement de livres, sombrer dans la combus-

3. Antoine Compagnon, *Introduction à Sésame et les Lys*, précédé de *Sur la lecture*, coll. « Le regard littéraire », Éditions Complexe, Bruxelles, 1987.

tion ; une annihilation, en temps douloureux, indiquerait une direction morale coercitive mise en place par les tyrannies afin de rendre leur discours lisse, incorruptible et métallique ; le despote n'est pas encore, en Occident en tout cas, politique ; il relève des intérêts du capital en faveur des industries travaillant à forte valeur ajoutée. La connaissance, quand elle passe d'un support à l'autre, sans souffrir de censure, déculpabilise : elle pourrait alléguer qu'il n'y a eu ni trahison, ni mépris. Figure géométrique parfaite, le « livre », orphelin ou sans filiation, profiterait aux constructions ludiques, à des installations artistiques, à des architectures faisant du roi découronné l'objet d'un autre art.

Quelles librairies, quelles bibliothèques supporteraient l'épidémie vertigineuse d'éditions bâclées, portant ombrage aux plus raffinées, incapables celles-ci d'y opposer un dispositif de résistance ? La tablette saura-t-elle mieux réguler l'abaissement de la qualité, la médiocrisation de l'écriture, la réorganisation d'une syntaxe mise aux fers, la consommation d'un langage qui répugne à l'expression soutenue ? Je ne le crois pas. La littérature mourra-t-elle ? Elle est passée de ses audiences restreintes, jadis, à des gravitations phénoménales. Les tourments faits à la Terre par la défossilisation de matières énergisantes ont rendu le discours écologique *politique* : abatte des forêts pour la fabrication du papier choque, mais les minerais nécessaires à l'électronique ne tombent pas du ciel, on le sait : le coltan, à la source des condensateurs, s'offre à la rapacité des industriels dans quelques pays. Lorsqu'il s'épuisera, on trouvera peut-être dans l'air de quoi remplir la boîte de nos présomptions malicieuses et magiques ; signes, pixels serviront, chaudes, des histoires... Ju-

guler notre peur du vide ! L'invention controuvera-t-elle notre inclination à l'hystérie, à la schizophrénie, bref à ce que le religieux, en genres et lieux, s'est efforcé d'encadrer ?

Lire a été, dans mon cas, mieux qu'« élire », selon la belle formule d'André Maurois, écrivain plongé dans un long purgatoire ; il est rare, en littérature, que, de ce coma, on en revienne.

Mieux : *lire* a été *vivre*.

Écrire en est né.

La terre a tremblé sous mes pieds il y a plus de deux ans ; durant des mois, j'ai subodoré — le déclin de la lecture ne trouvant aucun amortisseur — ma propre démission. Une rémission a rouvert les vannes ; si fragile soit-elle, la passion des signes a rafraîchi ma mémoire. La Littérature ? Avouons-le : papier ou algorithmes feront son affaire. Où qu'elle soit et d'où qu'elle vienne, elle « tire de son fonds mal exploré », dit Marthe Robert, « sa fascination ».⁴ Partant de la paraphrase baudelairienne selon laquelle la littérature « serait le meilleur témoignage que nous puissions donner de notre dignité », la Fondation Ostade Elahi a, en 2009, organisé une table ronde, intitulée « Journées de la solidarité humaine ». L'un des participants, Mgr Claude Dagens, de l'Académie française, a enrichi le débat par l'évocation d'Albert Camus et d'Alexandre Soljenitsyne⁵. Je ne vous résume pas le témoignage des participants — ils

4. Marthe Robert, *Livre de lectures*, Grasset, 1977.

5. Toute époque offre de magistrales incarnations. En 1960 et 1970, eût-on choisi Camus eu égard à la présence écrasante de Sartre ? Soljenitsyne trouvait grâce aux yeux des Occidentaux puisqu'il témoignait de l'enfer soviétique qu'on ne savait pas encore si près de son effondrement.

ont mis en avant leur étoile : Rûmi (Leili Anvar), Dante (Jacqueline Risset), Montaigne (Jean-Charles Darmon), Tagore (France Bhattacharya), Hesse (Roger Dadoun). L'art, prétendent les invités, quand il est conduit par l'écriture, serait un engagement de l'être : épurer ainsi, au meilleur de ses possibilités, « l'exercice de la vérité ». La littérature, « lieu d'un cheminement et de révélations successives » ? En quels commencements ? J'ai pourtant mal à croire que la littérature changerait l'homme. Elle porterait, nous dit-on, « cette part de vérité où s'origine l'efficacité du Verbe » ?⁶

Je ne crois pas qu'après Auschwitz — immense collapsus des Européens : il les tourmente et les réunit tantôt pour des célébrations mémorielles, tantôt pour des profanations acerbes — l'efficacité du Verbe ait été avérée... D'ailleurs, il n'y a pas eu qu'Auschwitz ; il y aurait lieu d'abattre le silence fait autour d'autres tueries. Auschwitz est-il indévoilable, intransmissible ? Je n'ai jamais aimé les pèlerinages sur un territoire de désintégration — la civilisation, ou ce qu'il en reste, s'arrête net, l'épouvante s'y substitue aussitôt et, jusqu'à ce qu'il s'effume l'homme désigné à un holocauste indésigné perd, d'un coup, la syntaxe du langage qui l'avait protégé, jusqu'à la veille, que dis-je ! jusqu'à l'instant de sa pénétration en Enfer. Que vont chercher les pèlerins ? L'autre part de notre humanité ? De quelle efficacité le Verbe est-il le produit ?

La littérature peut nous émouvoir à l'occasion, nous désennuyer, nous exciter. Une crise historique, un bou-

6. *Comment la littérature change l'homme*, actes du colloque des « Journées de la solidarité humaines » organisées par la Fondation Ostad Elahi, tenu le 13 septembre 2008 au Palais du Luxembourg, L'Harmattan, 2009.

leversement éclatant au milieu de la masse, au tréfonds de l'individu dépressif, en surdité de lui-même, le Verbe, lui encore, ne vacillera-t-il pas ? L'être doute de son avoir ou l'abandonne. Alentour des asservissements. Pour les tueurs, le Verbe est la preuve d'une capacité critique périlleuse, d'une insoumission en puissance ; lorsque le tyran s'embourgeoise, Dame-Littérature réapparaît, munie d'un sceptre, au service de son maître : elle est obséquieuse, rampante, infatuée. Odieuse. Qui lit la littérature enveloppée des oripeaux du nazisme ? L'autre voisine, en dictature stalinienne est, de notoriété, illisible. La littérature révèle les limites de la tentation « humaniste » ; même en régime de démocratie et de liberté, des écrivains ont exprimé parfois un rejet radical de leur prochain, ont prononcé le malheur ou l'envie de le voir affleurer et emporter notre paix intérieure ou notre concorde civile. Il est une partie de la littérature qui s'emploie à frauder, tout en se réclamant des valeurs universelles ; et l'art d'écrire s'accrédite des vertus qu'il usurpe. Avez-vous lu un grand livre, le temps n'en ayant périmé la pertinence : *La persécution et l'art d'écrire* de Léo Strauss ? Faites-le. Il est ardu, intense, supérieur. Pressés ? Contentez-vous de son chapitre II. Son auteur l'appelle : *logica equina*.⁷

Et il est une curieuse réalité. La chair — quand elle naufrage. Sans l'expérience intérieure de la souffrance physique, réputée irradiante si un cancer prend possession du ou des organes qu'il entend soumettre à son autorité, l'idée de ce livre ne se serait pas imposée. Ré-

7. Léo Strauss, *La persécution et l'art d'écrire*, traduit par Olivier Berrichon-Sedeyne, coll. « Agora, Presses Pocket, 1989.

flexion sur le dire littéraire en jours de délaissement. Mots, dans *Pain et Vin* : « pourquoi des poètes en temps de détresse » ?⁸

Un fil tire le passé — le présent est son surplomb immédiat ; la confusion, due à cette fiction, répand dans nos rêves un sel corrosif ; par quel miracle échappions-nous à la sanction des chairs ? Tu es seul ; tu peux réclamer plus de calme par des sédations ; cependant, tu redeviens un élément de la Nature ; la maladie, c'est la mort au bout ; c'est la rencontre d'une énergie de particules, une « entropie », selon les physiciens ; le langage, dont est issue la littérature, trébuche, passe à l'irréel, s'enveloppe de verre. La cage, un jour, s'entrouvre. Jours meilleurs. Lire, *dé-lire*, relire : entre ces trois bornes, tu as conçu cette écriture, souvenir et questionnement, témoignage et analyse d'un phénomène intellectuel de désagrégation-réagrégation à l'ombre de la Tumeur.

Voyez une chambre cernée de livres ; je pourrais dire « tapissée » — je préfère l'autre mot : il implique l'idée d'encerclement ; mon corps semble alors peser le poids de ces milliers de livres et la douleur s'embarbelle de

8. Je reprends ici des mots rédigés ailleurs. Hölderlin, le « devancier des poètes en temps de détresse », écrit Heidegger, dans ses *Chemins qui ne mènent nulle part*. Quel sens a le chemin que j'emprunte ? Des hommes et des femmes ont été mes devanciers et d'autres seront mes successeurs — en l'heure précédente ou en celle qui suivra. On est pris dans le parler du monde, sédiment et vent — une autre pluie d'atomes, une boue de mots et, au bout, de la poussière : on devine la forme du premier homme et pratiquement rien de son langage, de ses peurs ou de la mystique que sa conscience a fait lever, peu à peu, au sein de sa communauté. *Eaux dérobées*, page 1006, coll. « Littératures », Orizons, 2010.

jambages, de rondes, de déliés, de hampes — les lettres glissent de leurs cercueils et, par milliards, se précipitent vers mes cellules vicieuses, qui les lapent, jouissives. Cette fluxion grossit ma haine de la littérature ; durant des semaines, je vais à reculons vers mon lit afin de ne pas m'exposer au spectacle d'une bibliothèque ayant statut de bourreau. J'aurais aimé une chambre de moine, aux murs chaulés.

Avez-vous aperçu, sur une photo, celle de Proust, rue Hamelin ? Un lit, une table de nuit ; ascète par volon-é, soldat-moine d'un gigantesque projet, créateur d'une ellipse encrée d'abord par sa force intérieure et qui, de fragile et d'incertaine — relisons les sottises critiques de ses lecteurs professionnels — est devenue le pôle même de nos précarités et de nos doutes : n'a-t-il pas choisi la privation comme méthode et comme aiguillon afin de peindre une fin de monde qui, comme tout crépuscule, au tournant d'une civilisation ou sur le chemin de sa désagrégation, ne paraît jamais aussi folle, dérisoire ? Le choix de cette solitude est peut-être l'élément magistral de *La Recherche* ; s'étant éclipsé au profit d'un Narrateur proche ou lointain, Proust l'indémasquable, au fil de sa longue nuit démiurgique, demeurera, quelle que soit notre glose, un sujet magnifique. Il nous a laissé l'œuvre d'art la plus accomplie des temps modernes. Le monde de Proust, accessoirement celui de Gide, a disparu.

Par lui, par l'amour que j'en eus, la littérature s'est comme ossifiée — en me l'arrachant, on me briserait le squelette ; il faudrait remonter à ma prime jeunesse pour repérer le point d'adhérence. Plus tard mes bibliothèques naîtront de quelques fêlures et, comprenant

qu'elles disparaîtraient, j'en deviendrai quasiment mystique : qu'une chimère, une sorte de boîte à prodiges, comme dans les contes, l'immatérialisent ! Eh quoi, les ingénieurs n'en ont-ils pas fait un *modus vivendi* : un disque dur ? La nanotechnologie enfermera notre monde dans un carré, big-bang à rebours, et il n'est pas farfelu d'imaginer le savoir accumulé sur 30 cm².

Plus tard, par un retournement pathétique, les livres seront un lieu de révocation de mon désir : n'être plus une douleur, n'être plus un espace de surhumanité. Ainsi est le système nerveux qu'il nous rappelle ses exigences primitives : nous alerter. Au point de réduire le savoir à sa portion congrue. Point qu'il doive nous soutenir ; il nous a appris, très tôt, les écartèlements dont nous aurions à nous plaindre. Humain, trop humain ? Nous le sommes à l'acmé, à l'excès, à l'impensable lorsqu'un vaste attentat organique ébranle la pauvre animalité en notre corps. En quoi surprendrais-je, si je dis que ma tumeur, en plus de son inventaire classique, renferme un autre fragment ? En moi une insatiabilité de la littérature. Phénomène ancien. De ma cervelle à mes pieds : un cancer littéraire ?...

Aie plus de rigueur, vieux ! Tu as peur donc ? La douleur. Tant d'anneaux. Autour d'elle-même. La nuit passant, je retrouve, le jour venu, les réprouvés. Et sans cesse ainsi jusqu'à l'épuisement. Ou le corps trépassé, ou il se pourchasse et s'oublie. Alors, la littérature — exécrée, snobée, la Silencieuse — réintègre les volumes. Dans la forme que nous leur connaissons. Nous savons qu'ils n'ont pas arrêté et n'arrêteront jamais l'instinct de tueur en nous, qu'ils n'ont pu circonscrire le feu qui,

souvent, les a emportés ; et comment, eux rapportant le monde, rivaliseraient-ils contre nos fantastiques adversaires : l'invisible vivant — tels virus, bactéries, protistes et protozoaires ?

Dans le match inégal auquel vont se soumettre livre-papier et tablette, y aura-t-il un vainqueur ou deux perdants ?

Des formes que nous connaissons aux procédures mécaniques, ne réduirions-nous pas la jouissance du *lire* ? Celle du papier, normé ou en fête ? En l'assujettissant à une nébuleuse d'équations — nous arracherions des livres leurs radieuses toilettes. Entrer, ainsi, dans l'univers infinitésimal, sans autre intermédiaire qu'un palimpseste électronique, trimballé de place en place, par où passeraient le désir et ses pages ? Je conçois que les défenseurs du livre numérique s'époussètent face à ma préférence du livre classique ; que voulez-vous, il s'agit de volume, d'habitude, d'histoire, de syntaxe, de style, de *pensée*.⁹ Que serait Paris sans Paris ?

Il y a un quart de siècle, la bibliothèque réduite à un mouchoir m'aurait paru inconcevable ; or cet inimaginable est en creux dans la littérature. Errant dans la ville, j'aperçois, alors, murs et murs couverts de nos savoirs, de nos hantises, altière verticalité qui, clignée à travers

9. Il est d'autant plus nécessaire de le signifier : « Par le nom de pensée, je comprends tout ce qui est tellement en nous, que nous en sommes immédiatement connaissants. Ainsi toutes les opérations de la volonté, de l'entendement, de l'imagination et des sens, sont des pensées », René Descartes, *Secondes réponses, aux objections contre les Méditations métaphysiques*, Éditions Flammarion, collection « GF ».

larmes, fenêtres, larges vérandas des beaux quartiers, paraît onirique.

Regagnant mon appartement, qui suis-je ? Que suis-je ? Désastré.

Qui n'a chat auprès de lui ne comprendra guère pourquoi j'introduis un félin dans cette réflexion sur le livre. Présence élégante, insaisissable, chaleureuse, mystérieuse, quiète, charnelle et apaisante, le chat a très intuitivement élu les livres en patrie fusionnelle. Ce que la nature a produit dans l'ordre de l'évolution, nous l'avons recréé dans celui de la représentation de nos idées : ce « je-ne-sais-quoi », ce « presque-rien » dont Jankélévitch a élaboré, avec verve, des variations prodigieuses. Tout ce que j'ai dit du chat, je le répèterai à propos de la bibliothèque. Certes, nos ramifications intellectuelles, portées par la voix ou l'écrit, demeurent ce qu'elles sont : sur papier ou sur système computationnel, elles aligneront les mêmes acquêts, les mêmes néants.

Nous croyons voir dans un assemblage de livres une sorte défi lancé au rien d'avant notre naissance et à celui d'après notre expiration. Leurs tableaux sont trop présents dans ma mémoire, mes rêves, mes violences pour qu'ils cèdent, une seconde, à la chosification des algorithmes : si je ne n'abandonne rien, je concède à cette utopie une cohérence ; le livre immatériel est plus proche de notre rien, de notre « vrai », que le livre-papier qui, dans dix ans, dans cent ans, s'appellera « livre-art », produit de la civilisation. Pour l'instant, aucune novation solide n'a pu s'y substituer ; les simulacres les plus performants ont été efficaces mais guère supérieurs.

Mourant, si cela se passe sur mon lit, je verrai altiers, imposants, inutiles, fraternels, tant de livres debout autour de mon lit... J'ai placé sur les rayons les œuvres complètes des plus grands auteurs français. L'oba nourricier. Une enveloppe : être soi, dans les mots, est la plus difficile des ascensions.

De m'être révolté il y a bientôt trois ans, contre une maladie réputée, cercle après cercle, a raiguillé l'amour térébrant de mes bibliothèques. Que l'ascendant de l'écriture soit au-delà des modes de contenant, demeure ancrée dans ma tête l'éminence du livre-papier comme objet, lien, transmission, être, *tout*, même si, je le pressens, les forces du capital, la pression démographique, les émigrations permanentes préféreront, par commodité, sinon par leur système ludique, les corrélations du savoir, le LIVRE NUMÉRIQUE dont nous avons, peut-être, entrevu le premier des premiers balbutiements...